

V : vertus (/vices)

J'ai longtemps habité une ville avec une cathédrale à trois portails. Je passais quelquefois devant ces trois portails avec ma mère, et ma mère m'expliquait le sens des statues qui ornaient ces trois portails. Celui du centre était sans intérêt — prophètes, Nativité, Christ en croix, le tout-venant. Au portail sud étaient représentées les Vierges folles et les Vierges sages en compagnie du Tentateur, les Vierges sages tenaient correctement leurs lampes à la verticale, tandis que les Vierges folles les avaient renversées et gloussaient. Qu'est-ce qu'une Vierge, pensais-je. Le Tentateur souriait en tenant devant son visage une pomme, on aurait dit qu'il se réjouissait à l'idée de la déguster. C'était le Diable, m'expliquait ma mère, mais, là, on l'appelait le Tentateur, et je me demandais pourquoi il était si j'ose dire comme vous et moi, au lieu d'arborer les accessoires habituels, sabots, barbiche, cornes, et si ça avait un rapport avec le fait qu'on l'appelait

le Tentateur, plutôt que le Diable. Le portail nord montrait les Vertus terrassant les Vices.

Les Vertus étaient des femmes aux beaux visages, munies de lances, les Vices, tout aussi charmants mais plus petits, se tortillaient en souriant sous leurs pieds et les pointes. Je me suis reconnu tout de suite. C'est tout moi, ai-je dit à ma mère, réussissant ainsi un mot d'enfant qui a fait date, mes Vertus passent leur temps à terrasser mes Vices mais mes Vices continuent quand même à se tortiller.

En réalité, j'avais vu traduite dans la pierre mon impression familière d'être en deux parties et d'avoir en permanence une moitié de moi dans le dos. Cette sensation expliquait que je tiens une ficelle quand je me racontais des histoires et que je ne dépasse jamais le premier épisode. Assis sur une chaise, au milieu de ma chambre, je me racontais des histoires à haute voix tout en triturant une ficelle ou un cordon et en gigotant, jusqu'à ce qu'épuisé je me murmure suite au prochain épisode puis range la chaise, mais, la fois suivante, je repartais toujours de zéro. Le pourquoi de ces façons de faire m'apparaissait à présent clairement, dramatisé et résumé par la statuaire médiévale. La ficelle, c'était, pour ainsi dire, la lance, elle me reliait à la part vertueuse de moi-même, si j'avais perdu ce lien je me serais peut-être perdu aussi, dans le tourbillon de chevaux cabrés et de corps imbriqués, transpercés de glaives, de lances, de dards divers, qui constituait le fond de mes évocations. J'aurais certainement pu

disparaître happé dans ces mêlées nappées de poussière, où chacun s'appliquait à plonger quelque chose dans l'autre, en une passion de trucidage réciproque. Sans fil, je le comprenais à présent, je n'aurais jamais osé me lancer dans de pareilles descriptions, alors que là je pouvais y aller, sombrer dans l'entrelacs des guerriers convulsés, car je savais que quelqu'un veillait à l'autre bout, quelqu'un qui ne me perdait pas de vue et pouvait à tout moment me haler à lui.

On gardait l'œil sur moi, du coup je pouvais, en ce qui me concernait, m'oublier. Mais comment, dans ces conditions, concevoir une suite d'épisodes. Il fallait que je plonge en aveugle dans le méli-mélo des cavaliers inexplicablement furieux, car, si j'avais su comment ils en étaient arrivés là, où aurait été la moitié de moi censée le savoir. Si j'avais connu les événements antérieurs et leurs suites, j'aurais été moi-même cette moitié, alors qui aurait pris soin de l'autre moitié.

En somme, mon impossibilité d'inventer une histoire complète était la garantie sans laquelle je n'aurais rien osé inventer du tout. Après, comment s'étonner qu'aujourd'hui encore j'aie des problèmes d'invention. On pourrait croire que s'être identifié dès son enfance à une statue médiévale représentant une Vertu terrassant un Vice est un avantage quand on veut écrire, on pourrait penser qu'une telle identification prédestine particulièrement à l'écriture, qu'être à la fois celui qui tient le stylo et celui qui se tortille à l'autre bout facilite les choses, même si, en fin de compte, ce stylo est un clavier. Et, de fait,

j'ai bien sur le dos une Vertu qui me rappelle à mes devoirs en me disant de travailler et me culpabilise quand je ne vois pas sur quoi. Seulement, si cette Vertu me disait non seulement de mais quoi écrire, autant dire que je serais moi-même cette Vertu et que je pourrais me passer d'elle, donc, je dois ignorer ce que je pourrais bien écrire et me contenter d'essayer de deviner ce que cette Vertu a en tête pour le traduire tant bien que mal. La plupart du temps, je ne devine rien du tout, évidemment, c'est le prix à payer pour être sûr que la part de moi qui sait ce qu'il y aurait à deviner n'a pas levé le pied.

Car c'est tout de même avantageux d'avoir derrière son dos quelqu'un qui en sait plus que vous, quelqu'un qui pense à tout et empêche du coup que rien ne puisse vous arriver de vraiment grave. À condition bien sûr de faire quand même preuve d'un peu de sérieux. Ce serait trop facile de se lâcher en se disant que quelqu'un d'autre veille au grain, ça reviendrait autant dire à oublier ce quelqu'un, qui aurait, alors, vite fait de vous montrer ce qui arriverait s'il cessait d'être là pour de bon. On a intérêt à se rappeler qu'il est là, à penser par soi-même à tout pour bien lui démontrer qu'on ne l'a pas perdu de vue et qu'on cherche à faire de son mieux. Si on pense à tout par soi-même, ce qu'on aura oublié on peut espérer que ce quelqu'un, bien disposé, s'en chargera. Sinon, il se rappellera à votre bon souvenir. Voilà pourquoi avant de sortir de chez soi il est conseillé de vérifier à maintes reprises le gaz, l'eau, l'électricité, les fenêtres et les verrous. Restons de longues minutes immobile devant notre porte, en proie au

doute, faisons de fréquents allers et retours entre cette porte et tel ou tel point névralgique, comme fenêtre, compteur du gaz, lampe qui aurait pu rester allumée. Quand nous sortirons, pour finir, avoir été longtemps taraudé par les doutes nous donnera le droit d'être à peu près tranquille, on aura payé ce droit en doutes avant de sortir. Si on était sorti d'un pied léger sans s'être laissé d'abord tarauder, on serait taraudé ensuite, et ce serait pire, la Vertu qu'on laisse derrière soi d'un cœur et d'un pied légers prend vite sa revanche.

Pierre Ahnne